

La grippe incurable

Je sors d'un hôpital pareil à tous les autres. Mes yeux, éblouis par la lumière de midi et les reflets virevoltants des bagnoles rutilantes qui animent un ballet tourbillonnant dans les artères de Bab-El-Oued, sont encore imprégnés par les images de ces malades à bout de souffle, sillonnant le long couloir blanc, une bouteille d'eau à la main. Ils doivent beaucoup boire, prendre deux à trois yaourts et marcher afin d'éliminer les petits restes — infimes, disent les infirmières — de la matière radioactive qui leur a été injectée avant la séance de scintigraphie. Alors que je sors rassuré, heureux de revoir mon Bab-El-Oued chéri où j'ai vécu deux années de bonheur, — tout à fait en haut du boulevard Colonel Lotfi, juste sous le garage Denis — je pense à ceux qui vont quitter l'hôpital avec de mauvaises nouvelles, à ceux qui doutent encore, à ceux qui souffrent et je me dis que nous ne connaissons pas notre bonheur, que nous ne savons pas apprécier ces dons précieux que sont la bonne santé, la vue, l'ouïe, le déplacement sans l'aide d'un fauteuil roulant... Nous cherchons toujours notre bonheur dans ce que nous n'avons pas ! Et tant que nous penserons ainsi, nous ne serons jamais heureux parce que nous continuerons à ignorer tout le bien que nous possédons pour courir derrière des chimères. Je pense à ces malades que j'ai laissés derrière moi et qui n'ont pas reçu les mêmes assurances, à ces vieillards appuyés sur l'épaule d'un parent, le teint

livide, les yeux scrutant ceux du radiologue, l'oreille attentive aux chuchotements du professeur... Je pense à cet émigré qui trouve que tout est sale et désorganisé et que «là-bas», on passe la nuit dans une belle chambre la veille d'une scintigraphie, et que et que... Alors, pourquoi tu viens te faire traiter ici ? Puisque tu pars dans deux jours, diffère ta séance et tu l'auras, ta belle chambre, la propreté et l'organisation parfaite ! Non content de nous insulter, il crie à qui veut l'entendre, que cette unité de médecine nucléaire est un don de madame Chirac ! Gifler un malade dans les locaux d'un hôpital, je crois que ça mène au tribunal, c'est sûr ! Je me retiens, change de sujet... Et me voilà dans la fraîcheur de cette fin de matinée, revigoré, prêt à courir dans les rues, à déclamer un beau poème en hommage à tous ces médecins, toutes ces blouses blanches qui sauvent quotidiennement des vies et soulagent des douleurs aux quatre coins du pays. Et c'est à eux que je dis merci !

Mais ma joie est de courte durée. Car, dans le Bab-El-Oued que j'ai laissé, il n'y avait pas autant de misère. Et, au fur et à mesure que je descends vers le centre-ville, je croise des SDF abandonnés à leur sort. Encore une ! Encore une dame entre deux âges, jetée sur un trottoir trempé, grelottante dans le froid qui balaye cette artère ouverte aux quatre vents. Une Syrienne ? Non, une malheureuse d'ici. Divorcée et renvoyée de chez elle... Et là-bas, sous un immeuble étincelant, un vieillard, sale et éreinté, couché sur un carton, arrive avec grande peine à sortir une main décharnée de sous la couverture crasseuse qui l'enveloppe. Dans son regard, toute la misère

du monde. L'aumône ? Qui s'en soucie encore dans cette foule trop pressée, trop stressée... Il y a toujours quelque chose de plus important à faire. Je t'arrête, non, le plus important c'est de redescendre sur terre et de laisser tomber les affaires et les rendez-vous, pour que tu puisses encore te sentir être humain, pour que ton cœur puisse à nouveau battre au diapason de l'humanité ! Plus loin, un autre bâtiment, d'autres vieux, d'autres femmes, avec ou sans bébés. Là-bas, une fête, des klaxons, une mariée dans sa riche toilette. Le baroud. La chaleur familiale. Les promesses d'amour, de fidélité... Ils auront beaucoup d'enfants et vivront heureux. Jamais tu ne l'auras ce bonheur quand tes yeux ne voient pas ces débris humains largués par le train de la vie sur les trottoirs de la honte ! Ils sont là, à deux pas de cette salle aux lambris dorés, aux riches tapisseries et aux lumières festives, à quelques mètres de cette piste où les corps s'agitent dans une danse frénétique. La vie se livre en spectacle insolite pour qui sait la regarder : des hommes et des femmes se délestent de sommes énormes pour enrichir l'orchestre et les bijoux de ces dames feraient le bonheur de M^{me} Benhabib et son Croissant-Rouge. Et dehors, la faim, la soif, la saleté, la maladie, le désespoir !

L'indifférence est notre reine. Elle gouverne en monarchie absolue et, contre elle, il n'y a pas d'opposition, ni de cris de colère, ni de manifestations publiques. L'indifférence commence chez les responsables qui n'ont plus de cœur. Vous leur parlez de solidarité, de justice et d'égalité, ils sortent leurs graphiques

et vous montrent les chiffres, les kilomètres de routes, le nombre de logements... Puis, après avoir démontré qu'ils s'intéressent au sort du peuple, ils reviennent à leurs palaces, leurs voyages à l'étranger, les somptueuses demeures à Paris, les comptes, les chèques, le dollar et tant d'autres joyeusetés qui nous transportent à des années lumières de ces vieux aux mains tendues. L'indifférence est aussi la marque de notre nouvelle société, toute heureuse de découvrir les manèges pour adultes et y faire du pousse-pousse en voitures neuves, quand elle ne se rue pas sur les rayons surchargés de produits d'importation, de nos supermarchés... Mais vivre, est-ce seulement cela ?

L'indifférence vous tue à petit feu. Ce n'est pas sophistiqué, quelque chose qui n'arrive qu'aux autres. Si vous passez sans broncher devant l'une de ces épaves humaines, dites-vous bien que vous êtes atteint de cette grippe incurable. Car, si l'on peut traiter les gripes portées par les oiseaux, les porcs, les vaches et j'en passe, rien ne peut soigner cette maladie si cruellement humaine. Le principal symptôme de ce mal est qu'il brouille vos yeux à chaque fois que vous croisez ces femmes et ces hommes sans foyer et sans espoir ! Vous ne réalisez pas que la cupidité a conquis votre cœur pour vous éloigner de votre société et de ses problèmes. Vite, un coup de fil à quelqu'un d'important. Un terrain. Un projet. Deux projets. L'appétit vient en mangeant. Monter une opération d'importation. Spéculer dans l'immobilier. Espérer recevoir une usine privatisée. Rien de positif pour le pays. Rien de rien. L'appétit des chapardeurs



Par Maâmar FARAH
farahmadaure@gmail.com

du bien public ne s'arrête jamais. Et leur demander de se sentir solidaires avec ces paumés est presque un crime de lèse-majesté ! Rivés sur l'argent, cette «saleté du bas-monde», comme on dit chez nous, cette pourriture qui assèche les cœurs, leurs yeux sont incapables de voir la misère qui les entoure ; ils sont aveuglés par l'avidité depuis bien longtemps. Leurs oreilles sont bouchées ; elles ne peuvent entendre les gémissements, les pleurs de ces Algériens écrabouillés par le bulldozer de l'ultralibéralisme !

Il fait nuit. Je sors d'un restaurant bien chaud, rue Didouche. Sous les lampadaires, je vois un ou deux SDF enveloppés dans une vieille couette. Ce soir, ils sont heureux. Peut-être que ce sont les seuls à avoir bien accueilli l'élimination des Verts. Fini le boucan nocturne. Ils vont pouvoir dormir tranquillement en contemplant le ciel étoilé de cette rare nuit sans pluie. Encore une chance... Un double bonheur !

M. F.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



L'école qui prépare à la mort dès l'enfance !

Justice. Ghoul pourrait être entendu. Pour une fois, je souhaite vraiment que monsieur soit ...

... entendu !

Juste une question aux gardiens du temple : l'ONU qui vient de nous adresser une sévère mise au point sur la piètre qualité de notre école et de l'enseignement qui y est dispensé, c'est encore un coup fourré de la main de l'étranger ? En l'occurrence, des étrangers, avec un S puisque l'ONU, c'est toute une flopée de pays. Je demande ça gentiment, parce que si vous me dites que c'est la mimine de l'étranger, le dossier est classé, et on passe à autre chose : le foot, le hand, les regards d'égouts qui débordent sans autorisation de l'APC ou encore l'inconscience des chats de gouttière qui poussent l'outrecuidance jusqu'à ne pas se présenter au recensement des fourrières municipales. Par contre, si les gardiens du temple admettent que la main de l'étranger n'a rien à voir dans cette affaire, alors on peut discuter un brin sérieusement. Et revenir par exemple à cette sentence prononcée par le ministre des écoles : «Les programmes doivent être revus en profondeur.» Une phrase passée presque inaperçue, ou du moins vite entendue, encore plus vite oubliée. Ma fille, élève au CEM, révisé juste à côté. Education islamique. Et là, en l'écoutant énoncer des énormités sur les procédures

légales et conformes à la Charia pour se purifier, pour s'élever dans les meilleures conditions vers Dieu, je manque m'étrangler. Mais qu'est-ce que tu viens angoisser ma fille avec l'élévation propre vers Dieu et donc la mort. A une gamine de 11 ans qui rêve de vie et de plénitude sur terre, d'abord ? Je serais à la place de l'ONU, et je lirais de tels programmes, ce n'est pas une simple mise en garde que j'enverrais à l'Algérie. C'est un ultimatum pour un retour immédiat sur terre. C'est les warnings allumés plein tubes pour attirer l'attention sur ce «jardinage» massif en faveur des prochaines moissons islamistes et terroristes. Mon enfant, je l'envoie à l'apprentissage de la vie, pas à celui du k'fen, de la purification de son corps des pensées sataniques et autres joyeusetés que l'éducation nationale algérienne, en son état actuel, exige d'elle qu'elle apprenne par cœur et qu'elle recrache ensuite, sous peine de voir sa moyenne dégringoler, fût-elle bonne dans les matières scientifiques. A 80 ans, si Dieu prête longue vie à ma fille, et si elle le souhaite souverainement — car elle a aussi le droit de ne pas le souhaiter — elle pourra s'interroger ou pas sur la meilleure manière de s'élever vers Dieu ou vers une quelconque autre divinité qu'elle aura choisie de son plein gré consentant d'adorer. En attendant, pour elle, parce qu'elle est trop jeune pour le faire, je fume du thé et je reste éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.